

## Des livres, des vivres

Pierre Ouellet

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

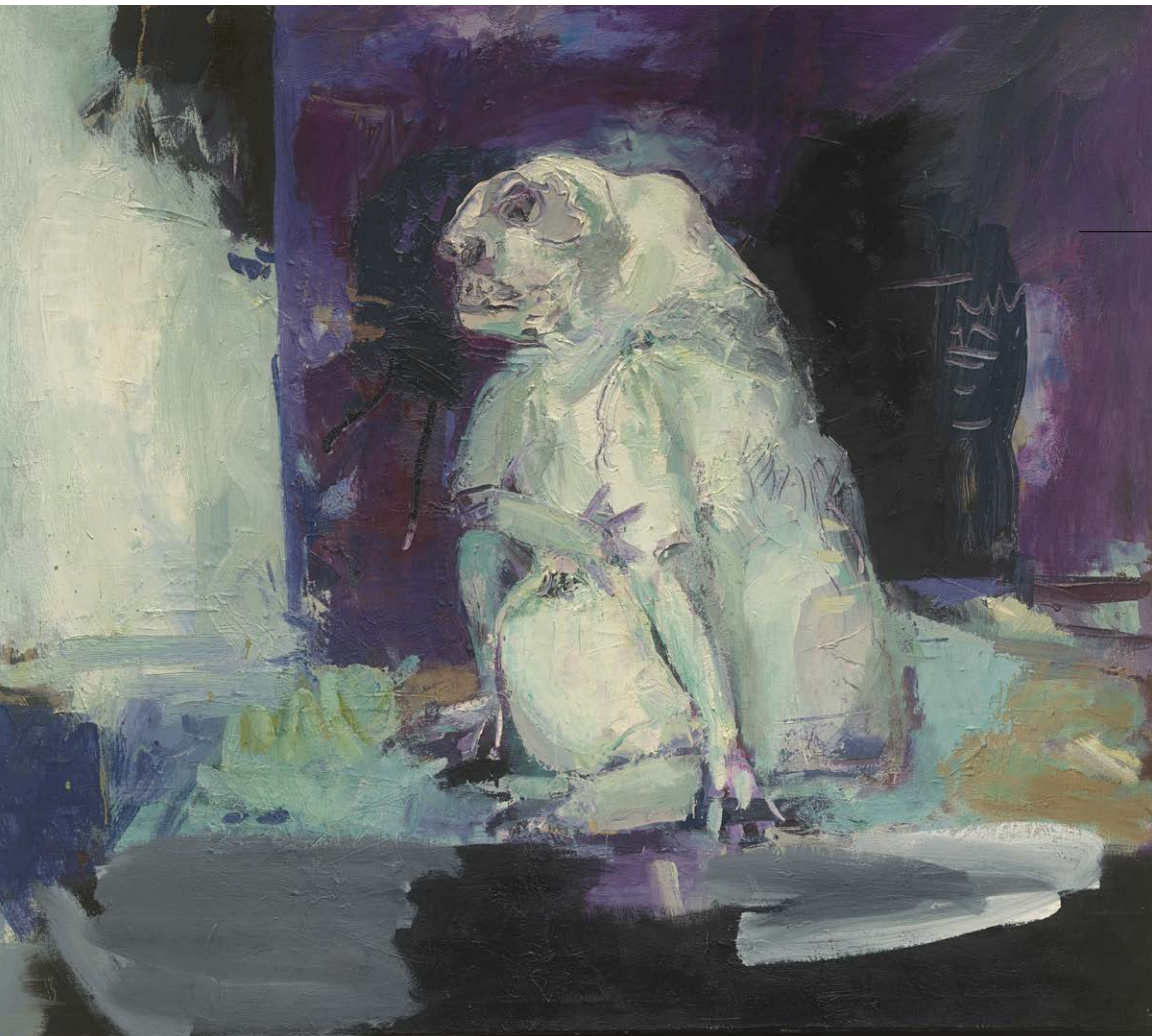
1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Ouellet, P. (2019). Des livres, des vivres. *Les écrits*, (156), 150–159.



EXL

---

IBRIS

---

Les livres sont des personnes, non pas morales ou imaginaires, comme on l'affirme parfois, mais bien réelles: ils ont une voix, et même plusieurs, ils recèlent une vision, des vues sur toute chose, un regard sur nous et sur le monde, ils ont une mémoire, pleine de réminiscences qui nous viennent de loin, du fond de l'oubli, souvent, ils sont remplis de rêves et de fantasmes, d'anticipations en tous genres, qui nous laissent croire qu'ils portent en eux un « univers » qui leur est propre, comme l'être humain, une « vie intérieure » qu'on feuillette, effeuille du même élan, d'aveu en aveu, de révélation en révélation... jusqu'à la plus grande des nudités.

Ils ont leur vérité, qui nous semble plus « vraie » que celle qu'on croit détenir: on les cite plus volontiers que n'importe quel témoin pour s'assurer de nos certitudes, trouvant chez Homère ou Ézéchiel, Lucrèce ou Augustin, Dante ou Montaigne une plus grande fiabilité, plus de franchise et d'honnêteté que chez le simple citoyen, son propre frère ou son voisin. On leur tend une oreille plus confiante qu'à son prochain, sans doute parce que leur voix a une tonalité plus juste, plus suave, qui manque aux paroles du quotidien, trop grinçantes ou bégayantes, quand on prête aux mots d'un livre les accents et les couleurs, le registre et la tessiture qui nous attirent et nous retiennent, nous convainquent et nous emportent.

Le rapport qu'on entretient avec les livres est un lien de personne à personne, que rien ne peut rompre, comme dans l'amour ou l'amitié où la disparition de l'être aimé, dont on se sent abandonné, s'oublie plus vite que tel poème, tel récit ou tel essai qui nous a marqué à vie, même si le volume où on l'a déniché est à jamais perdu ou bien détruit. Je vis avec *Les chants de Maldoror*, découverts à l'âge de treize ans, bien plus qu'avec le souvenir désormais lointain de ma première petite amie, rencontrée au même moment. Lautréamont est entré *en personne* dans ma vie: je ne le « détache » plus de moi, je ne me « détache » plus de lui... Il est mon frère siamois, sa tête collée à la mienne pour l'éternité, tout comme Maldoror reste indécollable de Lautréamont et ces deux-là d'Isidore Ducasse.

Les livres sont des *per-sonæ*, soit des « masques » à travers lesquels (*per-*) on entend résonner une voix (*sonare*) qui agit sur nous comme au théâtre où les acteurs (que le latin appelle *personæ*) vivent pour nous ce que nous revivons par eux, grâce à ce que les Grecs nomment *hypo-krisis*, soit un jugement, une interprétation ou une mise en critique, qui est aussi une mise en crise, du monde et de soi-même (*krinein*: cribler, évaluer) qui se fait « par-derrière », « par-dessous », d' « en deçà » ou « du tréfonds » (*hupo*: sous, arrière), sous le couvert, donc, des mots, des phrases et des vers, voire des personnages

et des intrigues, qui sont autant de « masques » qui nous révèlent nos plus grands secrets, bien plus qu'ils ne les cachent.

*L'hypocritès*, avant de désigner l'acteur, qui feint ou fait semblant, et bien avant de dénoter dans notre langue le fourbe, qui trompe et ment, renvoya à une instance quasi magique chargée d' « interpréter les songes et les visions<sup>[1]</sup> » — ce que tout livre fait, mettant en état de crise, dans chaque vocable, chaque fable ou chaque énigme, notre infinie capacité de rêver et de fantasmer. C'est ce genre de résonnance, de per-sonnage aux échos retentissants, que fait entendre tel ou tel livre, même de très loin, depuis l'enfance qu'il aura marquée durablement.

Il s'agit d'une *présence*, qui n'est jamais passée parce qu'elle repasse à tout moment : le livre n'a pas qu'une existence, mais mille et une, que j'appelle une insistance, une subsistance, une résistance, telle une mélodie entêtante qu'on n'arrive pas à oublier. Il ne nous représente pas, comme l'acteur tel personnage ou tel auteur, il *nous présente à nous-même pour la première fois* à chaque lecture ou chaque remémoration : il nous *incarne*, nous donne chair et vie, nous incorpore à lui et s'assimile à nous comme s'il était notre propre sang, notre sens propre, ou qu'on lui donnait le nôtre en une transfusion si intime qu'elle est une forme de réincarnation, de nous en lui, de lui en nous.

Les livres sont en chair et en os, avec cette pulpe et ces arêtes dont ils sont faits, cette peau de papier que j'aime toucher et caresser, cette reliure ferme telle une colonne vertébrale ou une épine dorsale qui me permet d'en tourner les pages comme une porte tourne sur ses gonds, d'en découvrir chaque pièce, chaque corridor, tous les placards, toutes les cachettes.

Les livres sont des univers portatifs, qu'on met dans sa poche ou son sac à dos — avec un sandwich et une bouteille d'eau — quand on part en expédition dans une forêt inexplorée où ils serviront de boussoles : on déplie un livre comme une carte secrète, une carte du ciel, du sol, de soi, un planisphère du monde caché, où intérieur et extérieur seront confondus, dans une chasse au trésor que chaque bosquet et chaque clairière nous invitent à poursuivre en suivant de près le sens des mots qu'on y décèle comme autant de mystères qui nous mettent sur notre chemin. Je ne suis jamais parti au fond des bois sans emporter l'un de ces « livres de poche » qu'on avait commencé à publier dans les années cinquante : ils tenaient peu de place sur soi, entre le canif et la boîte d'allumettes, mais prenaient tant de place *en soi* qu'on

[1] Voir le *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Éditions Le Robert, à l'article « hypocrisie ».

n'aurait pu s'en passer sans se priver d'une part de sa personne, qui n'existe qu'accompagnée de cette drôle d'ombre que fait un conte ou un poème sur l'âme qui bat en nous sous la poche où on a glissé *Le marteau sans maître*, le *Discours du Grand Sommeil*, les *Clavicules d'un grand jeu poétique* ou *L'enfant de la haute mer*.

J'aimerais pouvoir traîner sur moi, comme ma carte d'identité, mon argent de poche ou quelque scapulaire profane qui me prémunisse de tous les dangers, les livres que j'ai aimés durant ma vie, à l'égal des paysages fabuleux que j'ai traversés, des êtres admirables que j'ai rencontrés, des plus belles expériences que j'ai vécues. Il me faudrait une grande valise dans laquelle *Moby Dick* et *Bartleby* me serviraient de passeport, *Les disciples à Saïs* et *La mort de Virgile* me tiendraient lieu de guides, *À la recherche du temps perdu* et *Voyage au bout de la nuit* de viatiques.

Je n'ouvre jamais les livres pour lire mais pour *vivre*, voyager d'un bout à l'autre de mon histoire, aller et venir dans tous les sens comme va le vers dans le poème, tel personnage dans un récit, telle idée dans un essai, passer d'âge en âge comme de terre en terre, par l'air qu'il me donne à respirer, le feu dont il m'éclaire puis m'échauffe, l'eau vive dont il m'abreuve et me désaltère. J'ai vécu des *Carnets du sous-sol* et de *La nausée* pendant les périodes les plus sombres de mon adolescence : je vivrai de *La montage magique* et du *Serpent à plumes* les dernières années qu'il me reste à franchir, qu'éclairera l'irradiation secrète où ils continuent de briller comme autant d'étoiles mortes depuis des siècles ou des années-lumière.

Je n'oublie pas *Le passeur* de Jean-Aubert Loranger, ni *Les îles de la nuit* d'Alain Grandbois, pas plus que *Les deux royaumes* de Pierre Vadeboncœur, juste à côté de *Brochuges* et du *Vierge incendié*, de Claude Gauvreau et de Paul-Marie Lapointe, qui furent plus que des livres : des *vivres* pour affronter les Styx et les Achéron qui se présentèrent sur mon passage comme autant d'enfers qu'on ne peut traverser sans un mot magique sous la langue, qui n'a rien d'une pièce de monnaie ni d'une médaille mais tout d'un véritable talisman ou d'une amulette verbale en quoi la formule de toute une vie se condense en une métaphore ou une allégorie, dans laquelle on ne se reconnaît pas, incapable de se voir en quoi que ce soit, mais connaît la délivrance à laquelle on accède en se projetant dans l'infini, se rapportant à l'éternel, dans ce que Michel van Schendel appelle *l'Extrême livre des voyages* et Yves Préfontaine désigne comme le *Pays sans parole*.

Le mots n'ont pas de nationalité, contrairement aux vraies personnes, leur pays étant la langue à laquelle ils appartiennent, non pas comme un bien ou

une propriété mais comme *il appartient* à l'oiseau de péprier, à l'âne de braire ou au chien de japper : les phrases ou les vers de tel auteur viennent de sa voix, de ses cordes vocales que son esprit a fait vibrer, de ses bronches que l'âme en lui a rempli d'air qu'il lui faut expulser... en un souffle unique grâce auquel on sait *qui il est*, apatride sans sa parole, bien plus qu'on ne saura *d'où il vient*, sinon de cette grande soufflerie ou de cette bouche d'aération de la vie que tout idiome incarne dès lors qu'il n'est plus la langue usuelle du commerce de tous les jours mais le langage grâce auquel toutes les nuits communiquent entre elles, les miennes et les vôtres aux siennes, par les vases communicants du rêve et du cauchemar qu'il nous permet de partager.

La part que prennent mes livres dans ce grand alambic de la parole humaine, qui se relaie d'une antenne à l'autre que chaque auteur incarne sur la route de nos vies, ne tient pas à la place qu'elle occupe dans cet écheveau, où je n'arrive plus à démêler ce qui revient aux uns et aux autres, mais à l'extraordinaire embrouillamini qui fait de la Littérature un chœur à l'infini, une vaste chorale au sein de laquelle chacun tient sa note mais au plus près de celle de tous, en un « accord majeur » d'une complexité inouïe, qui résonne et consonne en une harmonie dont on sait qu'elle confine aux dissonances et aux clusters les plus bruyants, qui nous tiennent en éveil jusque dans nos rêves les plus troubles.

Dans la bibliothèque universelle tous les livres se côtoient, s'épaulent l'un l'autre sans quoi ils ne tiennent pas debout. Ils s'érigent sur leur tranche, fiers, altiers, en s'appuyant réciproquement, dans un voisinage de chaque instant : Hérodote *contre* Hésiode, Bataille à Blanchot. Tous contemporains, tous concitoyens, dans cette Cité des livres qui n'a pas de gouvernement. C'est là que je veux vivre, non pas dans la République des lettres dont chacun se veut le chef mais dans cette Citée perdue des œuvres de tous les temps, de tous les lieux, où l'on se perd avec eux dans une forêt de papier fin.

J'y rejoins les oubliés de partout, parmi lesquels je me cache avec mes livres, entre les exclus, les réprouvés, les clandestins, menant avec eux une guérilla contre l'amnésie générale où l'on tient Martial de Brives ou Guillaume Salustre du Bartas dans l'ombre magnifique de Ronsard et Du Bellay, sinon Jean de la Cépède et Jean-Baptiste Chassignet sous celle d'Étienne Jodelle et d'Agrippa d'Aubigné. Mon xvi<sup>e</sup> siècle a la profondeur et l'obscurité bienveillantes des treizièmes sous-sols où l'on range les non-lus, les illisibles, comme mon xix<sup>e</sup> siècle s'appelle Forneret, Lassailly, Rabbe ou Philothée O'Neady, autant qu'Hugo ou Baudelaire, sinon Schwob, Khan et Ghil au même titre que Laforgue ou Corbière.

Nos livres les plus chers sont ceux que l'on déterre... dans la boîte des bouquinistes, dans la cave des libraires, sur la dernière tablette des étagères, penché au sol comme pour fouiller la terre, à genoux dans la poussière pour une étrange prière qu'on adresse non pas au ciel mais aux enfers d'où l'on cherche à tirer les livres dont on attend qu'à leur tour ils nous libèrent, non pas en nous amenant sous la lumière des projecteurs mais en nous plongeant dans cette étrange lueur où les astres morts survivent à leur disparition pour le reste des temps.

Je respire mieux l'air des livres poussiéreux qu'en trouve en-dessous des présentoirs que l'atmosphère nauséabonde dégagée par les best-sellers qu'on accroche dans les vitrines : Gilbert La Rocque ici, Paul Gadenne en France, William Goyen aux États-Unis et Magloire-Saint-Aude en Haïti me sont plus proches que les Prix Goncourt qu'on me met sous les yeux pour me boucher la vue. On ne découvre qu'en cherchant, errant, cabotant ou louvoyant comme Colomb sur l'océan avant de découvrir les Amériques : j'aime Joë Bousquet, René Daumal, Marcel Lecomte pour les nombreux détours que j'ai dû faire afin d'en détecter la secrète présence dans l'angle mort de la Grande Bibliothèque, où ils me sont apparus avec la même évidence que le Nouveau Continent sous le mirage éblouissant que la route des Indes aura provoqué dans l'esprit des tout premiers navigateurs.

Les limbes où je range mes livres, jamais par ordre alphabétique ni par siècle ou pays d'origine, mais par affinités électives, atomes crochus invisibles à l'œil nu, semblent un chaos aux yeux des autres : leur intime cosmographie, comme celle des galaxies et des lointaines constellations, trous noirs compris, obéit à la géométrie non euclidienne des voies lactées où une Louise Labé, une Emily Dickinson, une Virginia Woolf et une Marina Tsvetaïeva gravitent dans la même orbite, jamais bien loin d'une Huguette Gaulin et d'une Marie Uguay. La tablette où je les déränge continuellement est une table tournante où je rappelle leur esprit pour qu'il me parle à l'oreille de tous mes morts comme de mes vivants : il n'y a pas d'ailleurs ni d'ici dans ce monde-là, de disparus au sens propre, seulement des apparitions plus vraies que nature, des survivances qui forment les vrais dessous de ma propre vie, dont les fondements sont en buées comme les nuages et la rosée, une pure condensation de souffles où je prends chaque jour mon inspiration de la bouche grande ouverte des œuvres au milieu desquelles je dors et rêve entre Simone Weil et Maria Zambrano, Sylvia Plath et Cristina Campo, Anna Maria Ortese et Alejandra



Pizarnik, qui sont du même « genre » qu'Andrea Zanzotto ou Roberto Juarroz, Ossip Mandelstam ou Paul Celan.

Pas d'hommes ni de femmes, pas d'étrangers ni d'autochtones, pas de morts ni de vifs sur les rayonnages de ma bibliothèque, qui rayonnent d'une autre lumière que celle du monde orthogonal où nous vivons. Elle répond à d'autres plans que ceux de notre histoire ou de notre géographie : elle irradie nos vies de part en part, traverse les ombres les plus denses qui divisent le réel en catégories, poèmes, essais, récits, mâles ou femelles, d'ailleurs ou bien d'ici, générations x, y ou z, avant-garde ou tradition... quand rien dans cette surnature qu'incarne ma « librairie » ne se distingue des forêts vierges ou des terres sauvages que j'explore depuis l'enfance dans la nature boréale où je suis né, où je mourrai, et qui n'a pas la fermeté de quelque terroir ou territoire mais la transparence auratique d'une *aurora borealis*, le mot borée désignant un vent frais, pur, puissant, semblable à l'air que je respire au milieu des livres, pareil aux souffles dont m'entoure la bibliothèque toute intérieure où je veille et rêve d'un seul et même œil, qui n'a rien d'un columbarium où logent des voix fantômes mais tout d'une aube ou d'une aurore où rayonnent les voix naissantes que les milliers d'œuvres avec lesquelles on choisit de vivre sa vie entière ressuscitent chaque jour que Dieu fait.

Il faut se rendre à l'évidence, toutefois : publier un livre ne le sauve pas... Le lire, après des siècles ou des lustres passés dans la poussière d'où on l'a retiré pour quelques heures, prolonge son existence, certes, mais ne lui assure pas cette « survie » qu'on souhaite à toute personne aimée, serait-elle de fil et de papier comme ces belles marionnettes parlantes qu'on tient entre nos mains et suit des yeux de près comme si on lisait dans les lignes de notre paume le sens de notre propre destin. Les livres *meurent*, comme nous, ce qui en fait des personnes, aussi vulnérables que nous le sommes, et j'ai beau leur insuffler par cette respiration artificielle qu'on appelle la lecture le peu d'air frais que j'emprunte à mes poumons pour leur donner ce second souffle qu'ils attendent dans le caveau sombre à quoi ressemble de plus en plus le rayon d'une bibliothèque, la vie qu'ils retrouvent un bref instant s'évanouit à mesure que j'en tourne les pages comme si c'était chaque fois la toute dernière de leur existence, qui se referme sur mon passage... comme la mer sur celui qu'y fraye le nageur qui tente désespérément de ramener à la vie quelque naufragé.

J'ai beau lire et relire depuis quelques années les Charles-Ferdinand Ramuz, les Henri Bosco, les André Dhôtel ou les Pierre Gascar laissés sur les bas-côtés de mes années de formation, toutes occupées par *Le pèse-nerf*

ou *Le parti pris des choses*, quand ce n'était par *Molloy*, *Le ravissement de Lov V. Stein* ou *Eden, Eden, Eden*, avide que j'ai toujours été des terres inexplorées que je situais loin dans l'avenir, sinon dans l'utopie, alors que je sais aujourd'hui que les vraies révolutions résident dans le révolu trop longtemps caché qui devient d'un coup révélation, j'ai beau, dis-je, remettre au jour les livres les plus lumineux qui sont retombés dans la nuit des temps où s'érige dorénavant notre Grande Bibliothèque, engloutie comme Ys ou l'Atlantide, rien ne remonte à la surface... en cette époque où tout coule et cale à la vitesse de l'actualité, dans laquelle une nouvelle chasse l'autre en un présentisme où les idées les plus futuristes du jour seront les plus passésistes le lendemain.

J'ai beau me dire que cette longue énumération de livres à lire ou à vivre, à élire comme je l'ai fait, nourrira l'inspiration de jeunes lecteurs qui sauront les rescaper du raz-de-marée qui nous attend, bien mieux que je n'ai su les préserver des vagues d'oublis dont l'Histoire est formée, sans doute pour sa survie, sa mémoire interne vite saturée, j'ai beau, dis-je, m'échiner à dresser la liste des « personnes » en danger face à la catastrophe que la mort des livres annonce pour notre humanité, dont l'extinction suivra de peu la disparition de la Bibliothèque et la dessiccation de notre planète, qui sont secrètement liées, je sais bien que *le désert croît*, comme disait Nietzsche, et que plus aucun homme ne croit... non seulement en Dieu, comme il dit aussi, mais en soi-même, en sa parole ou en sa voix, en son propre verbe qui n'est pas uniquement celui du Christ sur la croix, de Moïse sur le Sinaï ou de Noé sur l'Ararat, mais de chaque livre qu'il croise sur son chemin, devant lequel il s'arrêtait jadis, s'inclinant pour en cueillir le message comme une herbe rare, à vertu médicinale, une fleur étrange, pour l'être aimé, mais qu'on foule du pied sans même y jeter un œil, toutes ses pages étalées au sol comme autant de feuilles mortes ou de pétales arrachés qu'on n'arrive plus à « relier » afin d'en faire cette chose vivante, cette œuvre vive, de chair et de sang, qu'on appelait poème, journal, mémoire, roman.

Il ne reste qu'une chose à faire : mettre dans une brouette tous les livres que je viens de citer, y ajouter les miens, surtout ceux de ma « Grande enfance », si tardivement atteinte avec *Portrait de dos*, *Dans le temps*, *À vie*, ou *L'état sauvage* et *Port de terre* toujours « à paraître », me diriger au bord de la rivière, la Richelieu, mais ce pourrait être la Montmorency, que je considère comme la Bibliothèque idéale où loger la poésie, la pensée, toute la mémoire et l'imagination de l'espèce, prendre une pelle, creuser un trou, assez profond pour que chaque livre que j'y dépose repose en paix dans son espace vital en

même temps que dans la proximité chaleureuse de ses semblables, *Le livre des questions* d'Edmond Jabès à côté d'*Autrement qu'être* d'Emmanuel Levinas, *Le visible et l'invisible* de Maurice Merleau-Ponty auprès de *L'arrière-pays* d'Yves Bonnefoy, puis y jeter une poignée de terre en les priant de me pardonner, de se venger en y logeant quelque germe qui annonce qu'en sortira un jour quelque chose que je ne connaîtrai pas, puis recouvrir de terreau cette fosse commune où tant de livres aimés prendront racine pour l'éternité, y mélangeant mes prières et mes chants qui sont le seul engrais que je connaisse vraiment, pour que *quelque chose* s'élève en effet d'un tel enfouissement d'amours, de gratitudes et de vénération, peut-être un arbre, un jardin, un bosquet ou une forêt au grand complet, seule chose au monde dans laquelle la pulpe et l'écorce dont le livre est fait puissent renaître sur cette terre, que l'on déboise chaque jour un peu plus dans des autodafés où l'on brûle sur le même bûcher nature et culture indifférenciées, érables et poèmes, saules et récits, chênes et essais, cette « mauvaise herbe » généralisée dans laquelle on confond le bon grain avec l'ivraie.

---